Le peuple

Kawkab al-Sharq, 27 octobre 1933

Tout Égyptien qui refuse de voir l'Égypte gouvernée autrement que par la justice, la constitution et la loi, qui insiste pour que la volonté de la nation soit le fondement même du pouvoir, l'appui du cabinet, et la source des assemblées représentatives qui rédigent les lois et surveillent le pouvoir exécutif — tout Égyptien de cette sorte est un homme du commun, des gens ne méritant nulle valeur réelle, nul poids réel, dont on n'a nul besoin d'écouter les opinions ni la volonté dans la gestion des affaires ! Il fut un temps où ces mêmes gens du commun dominaient les affaires de l'Égypte, appelés à voter librement, et élisant leurs propres représentants au Parlement. Ces représentants représentaient leurs propres électeurs du commun aussi bien qu'on pouvait le faire, accomplissaient leur propre devoir envers ces mêmes gens du commun aussi bien qu'on pouvait le faire. Ils étaient satisfaits du peuple, et le peuple était satisfait d'eux. Les ministres géraient les affaires du pouvoir en s'appuyant sur le consentement des représentants et des électeurs à la fois. Ainsi le peuple demeurait-il calme et rassuré, le peuple demeurait-il heureux et content, le peuple sentait-il que l'Égypte lui appartenait, et qu'il appartenait à l'Égypte — ressentant alors une réelle fierté et dignité, s'estimant une noble nation vivant dans un noble pays, regardant son propre passé et s'enorgueillissant de sa gloire, tirant leçon de ses épreuves, regardant son propre avenir et y voyant une large confiance, de vastes espoirs, et une vie souriante fondée sur l'honneur, la dignité, le progrès et l'indépendance.

Mais les affaires de l'Égypte ne se sont jamais bien réglées, ses propres affaires ne se sont jamais correctement stabilisées, sur le consentement du peuple et de ses propres représentants parmi les députés, les sénateurs et les ministres ; car l'Égypte n'a jamais été faite pour le peuple, et n'aurait jamais dû l'être ! Elle a été faite, plutôt, pour un petit groupe restreint et distingué, que Dieu a façonné d'une argile entièrement différente, coulé d'un métal entièrement différent. Car tandis que le peuple fut fait de cette argile ordinaire utilisée dans la construction, et dans la fabrication des pots, ce petit groupe fut fait d'une autre argile, rare et exquise, que nul pied n'a jamais foulée, que jamais l'eau du Nil n'a arrosée — une argile fabriquée, plutôt, dans quelque autre monde lointain et sublime, puis descendue par la brise, du ciel même, expressément pour gouverner les hommes, et dominer les choses.

Et tandis que Dieu coulait ce peuple, ou ses propres fils distingués, de cuivre, d'étain et de fer-blanc, Il coula ce petit groupe restreint d'argent, d'or et de platine, et l'orna de tout un assortiment de pierres précieuses et de gemmes inestimables — la perle parmi elles, l'émeraude parmi elles, le rubis parmi elles, le péridot parmi elles. Il était donc naturel, il était juste, que les affaires de l'Égypte ne se règlent jamais bien, tant qu'elle était gouvernée par un peuple coulé de l'argile ordinaire de la terre, de son propre métal vil. Il n'y avait tout simplement pas moyen d'y échapper : les affaires de l'Égypte devaient passer à ce petit groupe restreint, coulé de l'argile du ciel, forgé de ses propres métaux précieux, orné de ses propres pierres précieuses ; et c'est ainsi que le peuple fut chassé du pouvoir, et ramené à ce à quoi il devait être ramené : l'obéissance, le contentement, et la soumission !

Et le pouvoir passa à Sidqi Pacha, et à ses propres gens, coulés de l'argile du ciel, mêlée d'eau de rose, des métaux du ciel, ornés et parés de son propre rubis et de son émeraude, de sa perle et de son péridot, et de toute autre sorte de cette même gemme distinguée, qui captive les esprits, et séduit les cœurs, et enchante les yeux, et ensorcelle l'entendement. À peine ce joyau de l'époque, cette parure du temps, cette merveille inégalée des jours, Sidqi Pacha, eut-il saisi les rênes mêmes du pouvoir, qu'il fit exactement ce qu'il devait faire : il abolit une constitution et en fit promulguer une autre, pour couper court à tout lien entre le propre chaos du peuple et le pouvoir, libérant enfin le peuple pour exactement ce pour quoi il fut fait — l'obéissance, le contentement, la soumission — et pour travailler la terre, et la labourer, et le commerce, et l'industrie, et tout ce qui produit de l'argent, et permet aux maîtres distingués de jouir d'une vie entièrement de force et de puissance, entièrement de luxe et de félicité.

Ainsi cet homme distingué, et ses propres gens distingués, continuèrent-ils de gérer les affaires, avec sagesse, fermeté et détermination, jusqu'à ce que le peuple perde enfin espoir, et accepte ce qu'il n'avait aucun moyen d'éviter d'accepter, se détournant du pouvoir et de la politique, vers exactement ce vers quoi il n'avait aucun moyen d'éviter de se tourner à la place.

Mais si pures que soient la propre nature de ces maîtres distingués, si égal leur propre tempérament, si précieuses leurs propres gemmes, si raffinés leurs propres éléments, ils demeurent exposés à un seul défaut, dont Dieu les a éprouvés, afin qu'ils ne soient pas confondus avec les anges, ni ne deviennent eux-mêmes des anges, et qu'un lien subsiste

encore, entre eux et les fils des hommes, destinés à se soumettre aux épreuves et aux événements. Ce même défaut, qui distingue nos propres maîtres distingués des anges, est qu'ils rivalisent entre eux : lequel d'entre eux s'accaparera l'autorité et le rang, lequel obtiendra la plus grande part de la maîtrise des affaires, pour les diriger exactement selon son propre plaisir et son propre désir ? Une fois le pouvoir installé entre les mains de nos propres maîtres distingués, ils rivalisèrent et se disputèrent la course, cette rivalité et cette course ne cessant de s'intensifier entre eux. Et la victoire, à ce que disent les gens, et à ce que rapportent les journaux — les journaux en général, les journaux anglais en particulier, et le Times plus particulièrement encore — revint à Son Excellence Zaki al-Ibrachi Pacha, sur Son Excellence Ismail Sidqi Pacha.

Nous n'avons peut-être pas, pour l'heure, le temps d'établir des preuves claires et des arguments éclatants montrant qu'al-Ibrachi Pacha l'a emporté sur Sidqi Pacha simplement parce que sa propre gemme était plus noble, son propre élément plus raffiné — qu'il fut coulé de l'argile du troisième ciel, tandis que Sidqi Pacha ne fut coulé que de l'argile du ciel le plus bas.

Peut-être les circonstances nous permettront-elles un jour d'écrire tout un livre, ou un traité, pesant les divers éléments dont sont composés nos propres maîtres distingués, des éléments accordant à certains la victoire et le triomphe, tandis qu'ils contraignent d'autres à la défaite et à la déroute !

Zaki al-Ibrachi Pacha l'emporta donc sur Sidqi Pacha, et le grand dictateur sentit ce même triomphe, qui le troubla, et en vit les effets, qui lui pesèrent. La guerre s'alluma alors entre le troisième ciel et le ciel le plus bas, et Son Excellence al-Qaïssi Pacha jugea bon de servir de médiateur entre les deux cieux — étant lui-même coulé de l'argile du deuxième ciel, sa propre médiation, entre ses deux propres voisins, raisonnable, et conforme à la nature même des choses. Mais bien qu'il y ait déployé un effort véritablement louable, et employé divers moyens à cette fin, le succès lui échappa, et il n'y avait tout simplement pas moyen d'y échapper : les affaires du pouvoir devaient passer, des propres fils du ciel le plus bas, aux propres fils du deuxième ciel. Ainsi le grand dictateur fut-il chassé de la présidence du Conseil, et chassés avec lui, du pouvoir, tous ceux qui lui ressemblaient par l'élément, et se rapprochaient de lui par la classe. Un cabinet plus raffiné, plus élevé, se forma, plus proche de Son Excellence al-Ibrachi Pacha. Ce qui se révèle étrange, cependant, c'est que le grand dictateur ne se contenta jamais de la part de pouvoir

qui lui était allouée, ne se rassura jamais devant la défaite qui lui était décrétée — il tenta la résistance, et l'opposition, se prépara au combat, et à la lutte. Mais quand donc le ciel le plus bas a-t-il jamais été autorisé à vaincre le deuxième ciel, surtout lorsque le troisième ciel vient à son aide ?! Le dictateur se soumit donc, peu à peu : il accepta le président du Conseil dans l'enclos, et annonça le soutien entier de l'enclos au nouveau cabinet. Puis il restitua à l'enclos les deux ministres révoqués, et lui demanda d'en ressentir du soulagement, exactement comme lui-même en ressentait. Puis il apprit que les révoqués allaient visiter l'enclos, et détesta l'idée de les y rencontrer ; il resta donc chez lui, à se reposer. Et une fois cette visite achevée, il apparut que son propre repos chez lui laissait entendre que son propre consentement n'était pas entièrement complet, sa propre soumission pas entièrement totale ; il se trouva donc contraint — sans nul moyen d'échapper à cette contrainte — de se rendre, hier, au bureau du président du Conseil, non pas simplement pour y laisser sa propre carte, comme on la lui avait laissée, mais pour gravir les marches mêmes où l'on offre son obéissance, et établir des preuves n'admettant ni doute ni question, qu'il se soumet au décret même de Dieu, et croit au règne du destin sur lui.

Ainsi le grand dictateur but-il la coupe de l'épreuve jusqu'à la dernière goutte, et le président du Conseil but-il la coupe de la victoire jusqu'à la dernière goutte, et Son Excellence al-Ibrachi Pacha les regarda tous deux, souriant, à l'aise. Et ce même jour parut un article du correspondant du Times, dépeignant l'affaire selon cette même manière splendide.

Il fut d'ailleurs bien charmant, de la part du correspondant du Times, de ne pas oublier ces malheureux désespérés, démunis et privés de tout, qu'il appelle le peuple. Il eut la bonté de les mentionner ; il les mentionna deux fois : la première, pour expliquer comment ces mêmes gens avaient été ramenés à leur propre rang, celui que Dieu leur avait préparé, loin du pouvoir, se soumettant en obéissance aux maîtres distingués ; la seconde, pour consigner que ce même peuple s'était déjà entraîné lui-même à l'obéissance, et s'était appris comment se soumettre et croire, comment se détourner de la politique, et se contenter de ce qui lui est alloué, de remplir son propre ventre quand il a faim, et d'apaiser son propre foie quand la soif le brûle, laissant la politique et le pouvoir à ces hommes infaillibles, pour qui seuls la politique fut créée, et à qui seuls le pouvoir appartient.

Il reste pourtant, dans cette affaire, quelque chose qui appelle une réelle compréhension. Nous avons déjà appris que le peuple, parmi les habitants de l'Égypte, a été ramené à sa propre place convenable, et libéré pour s'occuper de la terre, puisqu'il fut coulé de l'argile même de cette terre, et que les affaires du pouvoir sont passées aux propres fils du ciel, qui le dominent comme bon leur semble, puis se déchirent à son sujet, l'un l'emportant sur l'autre, l'un vaincu par l'autre. Mais ce que nous voudrions véritablement savoir, ce n'est pas l'opinion des Anglais sur le peuple — leur opinion sur le peuple est bien connue : le peuple n'a été fait que pour l'humiliation, le peuple n'a été fait que pour l'obéissance, le peuple n'a été fait que pour veiller sur la vache laitière, et lui donner exactement le soin qui garde son propre pis toujours plein de lait. Cela est bien connu — et si cela n'avait pas été si clairement connu, le peuple n'aurait jamais été ramené précisément là où il se trouve désormais, engraissant la vache, la nourrissant, et remplissant son propre pis de lait.

Ce que nous voudrions véritablement savoir, plutôt, c'est la position des Anglais sur la querelle au sein de la classe distinguée elle-même. Les Anglais penchent-ils vers ceux qui furent vaincus hier, ou penchent-ils vers ceux qui triomphèrent aujourd'hui ? Ou bien les Anglais veulent-ils adopter une position médiane, entre les vainqueurs et les vaincus ? Il semble bien que nous n'aurons pas longtemps à attendre pour obtenir la réponse à ces questions ; car il se peut déjà que le coucher du soleil d'hier, et le lever du soleil d'aujourd'hui, portent déjà des signes, non concluants peut-être, mais non dénués d'une certaine indication, quant à la direction même d'où soufflera la brise.

Quant au peuple, il demeure content, satisfait de ne pas avoir soif et de ne pas avoir faim, et ne se soucie plus, au-delà de cela, des affaires du pouvoir. Mais qui donc, pour le peuple, le protège de la soif, et de la faim ?!